

Catherine Césaire
Élise Fitte-Duval
Norville Guirouard-Aizée



Du 18 mars au 3 mai 2025

Galerie André Arsenec

· ATRIUM
tropicques
SCÈNE NATIONALE



Catherine Césaire
Célébrations photographiques

Élise Fitte-Duval
Fictions Hybridations

Norville Guirouard-Aizée
Mwen pa fè rèv tala



Catherine Césaire

Célébrations photographiques..... p. 7

Repères biographiques..... p. 13

Élise Fitte-Duval

Fictions Hybridations..... p. 14

Repères biographiques..... p. 20

Norville Guirouard-Aizée

Mwen pa fè rèv tala..... p.21

Repères biographiques..... p. 27



_ Tropiques Atrium Scène Nationale

Jean-Claude Duverger
Président

Manuel Césaire
Directeur

Frédéric Thaly
Chargé de communication

Maryklod Marie-Nelly
Assistante de communication

Vicky Francois-Lubin
Responsable de production

_ Exposition

Karelle Bonheur
Chargée de production

Jean Marie-Louise
Commissaire

Vicky Francois-Lubin
Administration

Jean Marie-Louise
Scénographie

Laurent Desbonnets
Karl PrévotEAU
Miguel Louis
Accrochage & éclairage

Colibri Graphic
Signalétique

_ Catalogue

Jean Marie-Louise
Édition

Géraldine Entiope
Conception graphique
et typographique

Elise Fitte-Duval
Photographie

_ Remerciements

Nous exprimons nos très sincères remerciements à Monsieur Manuel Césaire, Directeur de Tropiques Atrium Scène nationale. Nous remercions chaleureusement l'équipe administrative de Tropiques Atrium qui a contribué à la mise en œuvre du projet et favorisé sa réalisation, Monsieur Frédéric Thaly, chargé de communication, Mesdames Maryklod Marie-Nelly, assistante de communication, Vicky Francois-Lubin, responsable de production, Karelle Bonheur, chargée de production. Nos remerciements vont également à l'équipe technique qui a pris une part active à la mise en place de l'exposition, Laurent Desbonnets, Karl PrévotEAU, Miguel Louis.

Madame Catherine Césaire adresse des remerciements particuliers au village Akandi pour l'accueil qu'elle y a reçu et à Monsieur Alwin Lowenski pour sa généreuse contribution à la préparation de ses œuvres.



« Éti » est un mot créole tombé en désuétude. C'est le mot dont faisait usage celui qu'on avait appelé par son nom pour réagir à cet appel et indiquer qu'il avait bien entendu (éti anman ! éti apa ! éti madanm !). Certains disent qu'il vient d'une déformation de l'expression française « Plaît-il » dont les origines remontent au XVIIe siècle et qui était une façon de signaler qu'on a entendu et qu'on attend la suite.

D'autres prétendent qu'il s'agit d'un mot introduit aux Amériques par les africains esclavagisés. Il appartiendrait à la langue yoruba et se traduirait littéralement par "mes oreilles ont entendu".

A côté du sens identique vers lequel convergent ces deux sources existe une homonymie homophone (et homographe) au signifié différent, née, semble-t-il, de la contraction de la tournure « où est-il ? ». Cet « éti » là a pris l'emploi de l'adverbe de lieu interrogatif du français « où ». Il est utilisé pour interroger de façon directe ou indirecte sur le lieu d'où vient, où se trouve, où va une personne, sur la provenance, la localisation ou la destination d'une chose et, au figuré, sur la cause, l'actualité ou la fin de quelque chose.

En Martinique, les années 1980 connaissent une activité intense dans le domaine intellectuel et dans celui des arts. Parmi les bouleversements qui ont exercé

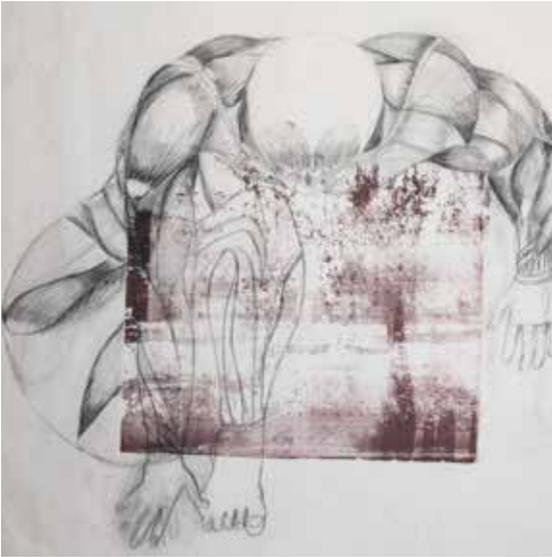


Catherine Césaire - *N'zrama*

une profonde influence sur la création artistique et transformé son évolution, il y a l'ouverture en 1984 de l'Ecole régionale d'arts plastiques (ERAPM). Cette école a accompagné l'émergence d'un art qui délaisse l'iconographie traditionnelle pour explorer de nouvelles directions et s'orienter vers une esthétique contemporaine.

L'année 2024 était celle de son 40^e anniversaire. Il a manqué une célébration à travers une exposition de belle envergure qui aurait rendu sensibles les lignes de force, les mutations et les valeurs les plus significatives d'une création contemporaine telle que l'auront portée les générations successives d'artistes issues de l'école qui se sont attachées à opérer une transformation du langage et de la représentation artistiques, tout en s'impliquant dans les préoccupations esthétiques de leur temps.

Cette célébration aurait permis de mettre sous la lumière ces artistes et la réalité et l'importance de leur travail mais aussi d'entendre des réflexions ayant trait à notre rapport à l'expression artistique et les questionnements dont l'art fait aujourd'hui l'objet en Martinique : Où se situe-t-il ? Où



Élise Fitte-Duval - Série Ñi Yor kër Gi, *Matrix*

se voit-il ? Où se trouve-t-il ? Où puise-t-il ses inspirations ? D'où tire-t-il ses sujets ? D'où viennent les thématiques qui irriguent ses pratiques et ses concepts ? D'où vient sa puissance expressive ? Vers quelle vérité de l'artiste et quelle signification de son œuvre va-t-il ? Vers quelles réalités cachées de notre pays et de ses lieux ? vers quelles modalités d'appréhension du monde ? éti ? ...

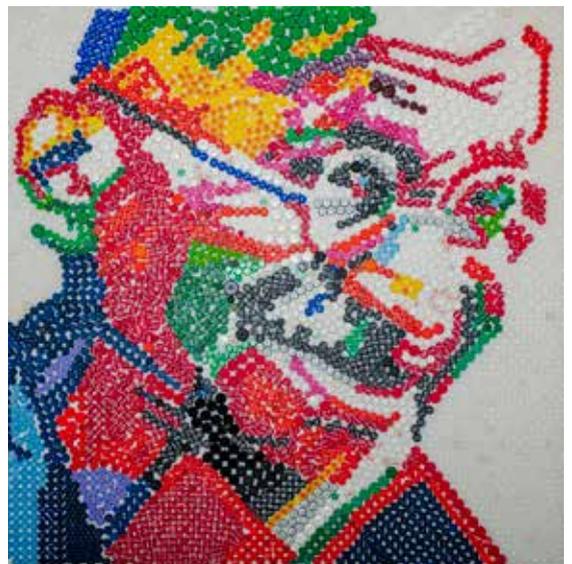
Le 40^e anniversaire de l'école d'arts (aujourd'hui Campus caribéen des arts) est la circonstance qui a mené trois anciens étudiants à se retrouver pour exposer ensemble leurs œuvres et mesurer le chemin parcouru.

Catherine Césaire et **Norville Guirouard-Aizée** appartiennent au groupe de 20 élèves qui en a constitué la toute première promotion, **Elise Fitte-Duval** est d'une cuvée un peu plus tardive.

L'exposition ETI née de leur initiative, traduit leur volonté d'évoquer l'aventure artistique qu'ils ont vécue depuis leurs études et qu'ils

poursuivent avec ardeur. Elle se déploie autour des photographies de **Catherine Césaire** *Célébrations photographiques*, des installations de **Norville Guirouard-Aizée** *Mwen pa fê rèv tala* et des compositions hybrides d'**Elise Fitte-Duval** *Fictions, Hybridations*. Une quarantaine de pièces a ainsi été réunie où se révèle une prégnance des valeurs de la vie et une richesse vive du langage plastique. Elles reflètent l'aspiration partagée par ces artistes, soulignent la modernité de leur art, témoignent de la qualité et de l'authenticité de leurs productions, montrent ce qui habite leur imaginaire, dévoilent leurs préoccupations et les interrogations auxquelles ils cherchent des réponses.

Jean Marie-Louise



Norville Guirouard-Aizée - *An gran nomm*



Catherine Césaire

Célébrations photographiques

Il est au beau mitan de la Côte d'Ivoire un village baoulé nommé N'Gattadolikro d'où Catherine Césaire nous a ramené une charge d'images photographiques porteuses d'émotions qui ne sont pas seulement esthétiques.

Souvent, lorsqu'il élabore un travail de captation des êtres et des corps dans leur environnement, le photographe les aborde avec le sentiment que son appareil est un miroir qu'il se tend à lui-même, et avec la certitude qu'il fait des âmes sondées au moyen de ses photos des reflets démultipliés de lui-même.



Catherine Césaire - AWLO GBIN

La vision de Catherine Césaire va plus loin que cette parenté avec elle-même. Catherine trouve - toujours grâce à la photographie - une façon de traverser le miroir, de passer de l'autre côté afin d'aller voir au-delà de ce qu'elle connaît déjà. La photographie entre ses mains est une ouverture qui s'adresse aux êtres, une ouverture à une réalité nouvelle située autour de la beauté et de la vérité.

Cette ouverture tient essentiellement au désir de regarder pour apprendre, pour comprendre. Si la photographie de Catherine Césaire nous enseigne quelque chose, c'est à faire l'expérience de la curiosité. Elle est d'abord un acte d'accueil extraordinaire vis-à-vis de ce qui est vu. Catherine voit et garde ce qu'elle voit et qui l'intéresse, la passionne ou la bouleverse : elle se l'approprie, le retient, le fixe dans une forme qui est la sienne.

Elle n'exclut de cette forme ni le rôle du hasard qui apporte parfois sa touche miraculeuse et introduit ses effets admirables, ni les circonstances fortuites qui contribuent à donner à l'instant un charme inattendu, ni les aléas heureux qu'entraînent les relations nouées avec les personnes photographiées. Elle les prend comme des éléments constitutifs de son aventure artistique et humaine et de son écriture photographique. Elle les mêle à ce qu'elle porte déjà en elle : un sens des proportions, des matières, de la lumière, des cadrages habiles, de l'occupation de l'espace, de la juste distance et une maîtrise dans la composition.

Se construit alors une image d'une sensibilité vive, sensuellement touchée par la grâce, superbement formalisée, où se perçoivent l'émoi délicieux, l'intranquillité légère et silencieuse, la pointe d'inquiétude, les petits doutes, le doux frémissement qui arrivent au

moment où elle veut saisir un être dans sa présence purement spontanée.

Ces états d'esprit expliquent la profondeur de sa vision et la justesse de la construction. Ils sont le signe d'une grande disponibilité à l'imprévu, d'une connexion directe et immédiate de la pensée au réel. Ils s'insèrent dans l'infime laps de temps nécessaire pour déclencher et arrêter le temps qui passe au moment précis où se manifestent l'indéfinissable et l'indicible, à l'instant décisif qui bravera le temps qui dure, à l'instant parfait où la vie se change en une ode.

Toutes les photographies de Catherine portent en elles ce petit espace de silence et de trouble inéluctable. C'est lui qui entraîne l'image très loin - quand il s'agit de portraits - de la seule expression d'une identité particulière, et lui donne sa substance.

Ces photographies nous disent encore cela : Catherine Césaire est toujours en état de captation. Chacun de ses déplacements dans le village, est source d'observation et de création, mobilise toutes ses facultés d'attention et nous promène tant dans les aspects les plus ordinaires de la vie quotidienne, que dans des éruptions d'existence infusées d'art et d'esthétique, tant dans la tranquillité rêveuse d'un temps de repos, que dans le remuement et la malice des jeux d'enfants, tant dans la modestie discrète d'une tâche domestique, que dans l'importance d'un événement notable, tant dans les rituels sociaux que dans la profondeur de ce qui (complicité, tendresse, amour) se tisse entre les êtres. À N'Gattadolikro, Catherine nous promène, pour tout dire dans les pulsations d'une réalité en mouvement.

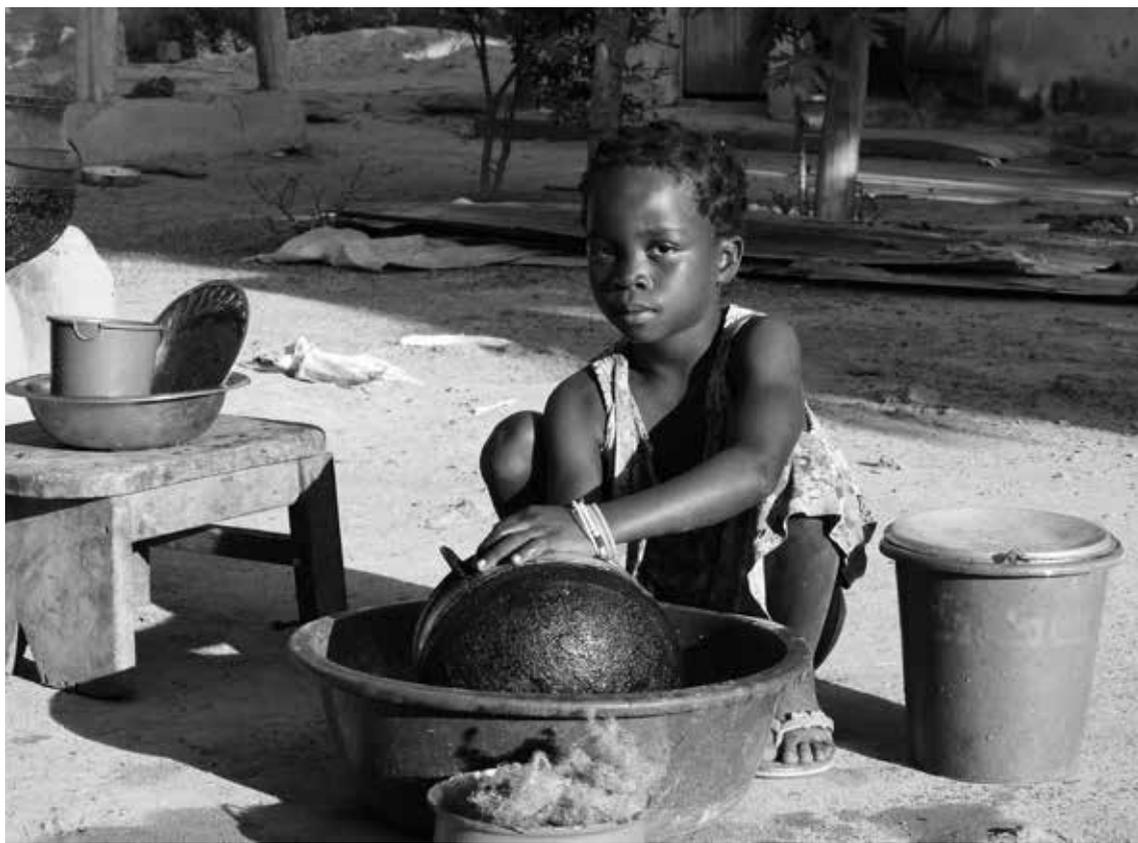
Catherine Césaire ne chasse pas furtivement les images. Elle s'approche de la limite qui la sépare de l'autre. Elle s'approche de la personne, avance jusqu'au bord de son territoire



Catherine Césaire - *BLANI HONIWA*



Catherine Césaire - *N'GATAI*



Catherine Césaire - OHOUNSI PKOGBONOU

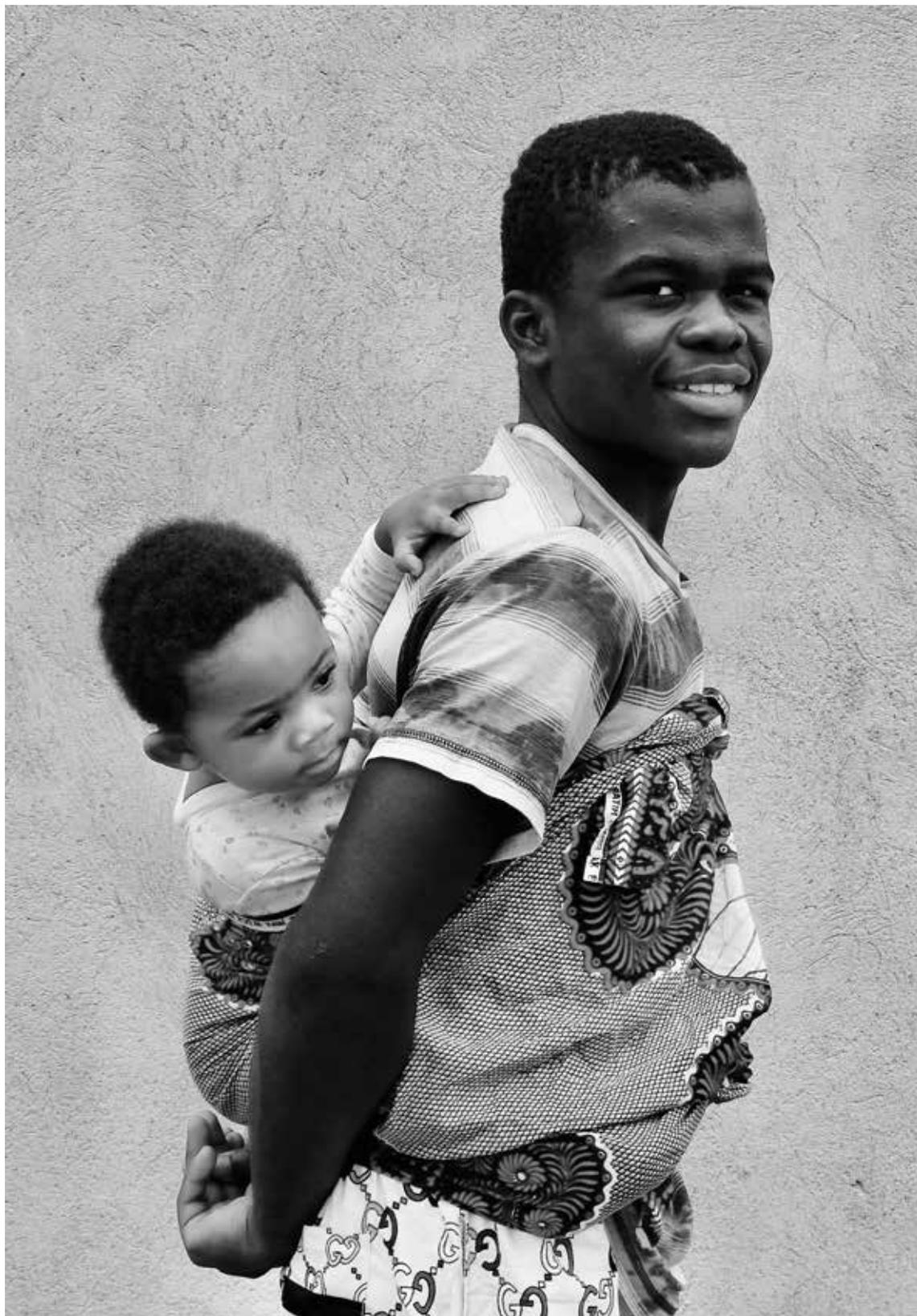
intime, avec une lenteur minutieuse, une tendresse attentive et sensible, une intuition intelligente et un sens de l'humain. Elle trouve comment mettre en valeur l'âme de celui qu'elle photographie, comment refléter essentiellement sa condition humaine : elle le saisit à l'exact endroit où la lumière de la terre qui emplit l'espace, vient se fondre avec celle de son être pour lui conférer toute sa personnalité et une présence d'une émouvante intensité.

Les photographies de Catherine Césaire - portraits, photos de groupe ou de scènes de vie de la communauté villageoise - nous déposent sur les rives prometteuses de la rencontre. Elles nous font franchir les distances qui nous séparent des hommes, des femmes et des enfants de N'Gattadolikro. Nous pouvons maintenant traverser les images et les rejoindre.

S'y dévoilent le rythme, l'élégance naïve (je veux dire la simplicité naturelle, et sans apprêt), la sincérité spontanée, optimiste, gaie, la beauté sereine, l'atmosphère posée d'un univers singulier.

Mais toute tentative de les voir comme un document ethnographique est immédiatement épuisée : elles nous entraînent, tout irrésistiblement, dans une rêverie poétique, nourrie de cette suite d'instant attendrisants et touchants, de cette addition de fractions de seconde pleines de délicatesse et de finesse, qui nous livrent une vision subjective mais sincère et originale, libèrent une impression symphoniquement conduite ou éveillent les résonances d'une mélodie intime qui fait vibrer l'esprit.

Jean Marie-Louise



Catherine Césaire - GBANFLIN ÔNI BA

Catherine Césaire

_ Repères biographiques

Catherine Césaire est née en 1966 à Fort-de-France. Elle vit et travaille en Martinique. Elle étudie à l'ERAPM (actuel Campus Caraïbéen des Arts) de 1984-1989 et obtient le DNSEP. Parallèlement, elle se forme à l'Art dramatique et entame des travaux de recherche sur le thème « Arts plastiques et Espace théâtral ». Au contact du théâtre et de la scénographie sa création plastique devient plus éclectique.

En 1990 son intérêt pour la diffusion de l'art à la Martinique l'incite à créer la Galerie d'Art « Khokho RENÉ CORAIL » qu'elle dirige jusqu'en 1998. Elle est professeure d'Arts Plastiques de 1998 à 2002 et d'Arts Appliqués depuis 2003. Elle enseigne le design en lycée professionnel. De 1981 à nos jours, elle participe à de nombreuses expositions en tant que plasticienne, performeuse, scénographe en Martinique, Guadeloupe, France, Allemagne, Côte d'Ivoire, Nouvelle Calédonie, au Canada, au Vénézuéla, au Mexique, à Cuba.

Son intérêt pour les Arts Premiers et ses nombreux voyages l'ont poussée vers le mode d'expression qu'est l'art photographique.

_ Dernières expositions

- 2023 **Noria**, Centre culturel Tangamen, Basse Pointe & Domaine de Fonds-Saint-Jacques
- 2022 **Célébrations Photographiques**, Ngattadolikro, Côte d'Ivoire
- 2011 à 2014 **Visages & Carnets de voyage**, Nouvelle Calédonie
- 2008 **Pigments** Artgallery, Cancun, Mexique
- 2004 **Regard sur la Martinique**, Villa Chanteclerc, Fort-de-France, Martinique
- 2003 **Serpent Délire et Paix**, Habitation Pécoul, Basse Pointe, Martinique
- 2001 Salon des peintres d'Outre-Mer, Paris
- 1999 Salon des peintres d'Outre-Mer, Paris
- 1998 **150naire Abolition de l'esclavage** Villa Chanteclerc Martinique
- 1997 Espace Champerret, Paris, France



Élise Fitte-Duval

Fictions Hybridations

Le travail d'Élise Fitte-Duval révèle à quel point le corps humain est au centre de ses préoccupations. Elle a développé un ensemble artistique cohérent autour de la thématique du corps. La manière dont elle le pense et le représente, les nombreuses façons dont elle le met en scène montrent l'importance du corps dans la manière dont nous percevons et exprimons notre place dans le monde.

Chez Élise Fitte-Duval le corps est rendu compréhensible à travers sa saisie et ses multiples mises en espace dans des contextes sociaux, culturels, naturels ou affectifs particuliers, et une ouverture de la création aux domaines de la fiction et de l'hybridation permettant d'aborder des questions fondamentales. Elle bâtit une succession de séries qui donnent le ton de sa démarche, dévoilent la mesure de son ingéniosité, manifestent l'authenticité pure et foncière de ses œuvres.

Elise Fitte-Duval a d'abord étudié la photographie à l'ERAPM avec René Maran, puis à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris. Sa production photographique est une composante essentielle de son travail.

La diversité des usages qu'elle en fait irrigue largement son activité créatrice et ses expériences formelles. Quand elle aborde la photographie en tant que discipline indépendante, elle travaille aussi bien le genre documentaire que le portrait.

Gardant toujours à l'esprit la dimension sociale de leurs utilisations, elle a réalisé avec des moyens uniquement photographiques des œuvres qui rendent compte de la réalité (celle qui l'entoure, celle qu'elle découvre, celle qui survient, celle qui fait irruption dans l'histoire d'aujourd'hui).

L'image photographique est, alors, un outil d'information, de témoignage, autant que le support d'une recherche dans laquelle elle explore l'humain à travers des problématiques qui articulent la pratique de la photographie avec des questionnements sur l'existence des personnes : leur être dans le monde, dans l'espace et le temps. Laquelle recherche aboutit à des propositions et des restitutions documentaires ou narratives dotées d'une remarquable force esthétique et plastique.

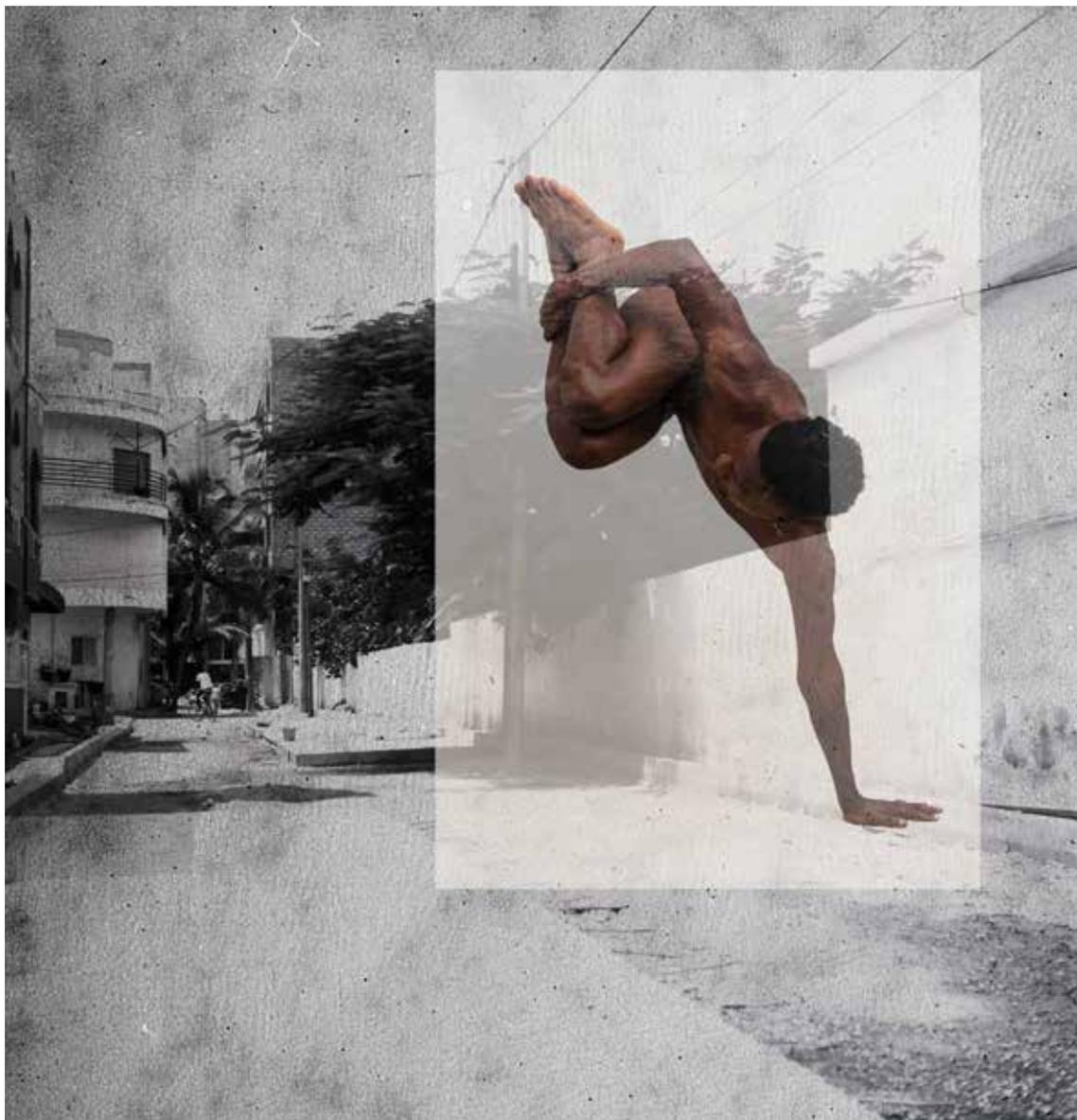
Dans son travail de photographe, Elise Fitte-Duval s'attache au mouvement du corps. Elle capte son langage, questionne la relation physique et symbolique qu'il entretient avec la configuration des lieux, l'environnement. Elle a suivi et photographié sur de longues périodes des groupes de danse contemporaine d'Afrique de l'Ouest. Elle s'est également spécialisée dans la photographie de scène.

Elle est aussi une portraitiste qui sait conférer aux êtres et aux corps une présence d'une intensité frappante et émouvante. Portraits posés, portraits cadrés net et frontalement, portrait de corps malades en quête de guérison, portraits nus, portraits qui disent la difficulté d'être un corps dans un pays dominé dont le destin est pris dans une logique diabolique, portraits en extérieur réalisés au mitan d'une végétation luxuriante ou dans une atmosphère architecturale particulière.

Du village sénégalais de Ouakam, aux hauts mornes de Marigot en Martinique, des *Géantes invisibles* (2019) aux *Êtres en lieux blessés* (2024) en passant par *Vivre les pieds dans l'eau* (2010) et *Ponpen Poosone Pulvérisons les pesticides, en pular* (2023), c'est toujours un territoire géographique et une façon de vivre l'espace, un état d'esprit et une façon de vivre l'histoire que reflètent ses œuvres. Elise offre à ses modèles de concentrer leur présence et de refléter leur vérité vraie dans des images qui renforcent leur visibilité, documentent leur individualité, leur rapport à l'autre, leurs luttes, leurs quotidiens, leurs habitudes sociales, leur possible résilience et atteignent une profondeur, une épaisseur de sens.

Une autre alchimie prend corps quand Elise Fitte-Duval exploite la photographie et ses dispositifs pour s'ouvrir aux domaines de la fiction et de l'hybridation.

Dans un jeu suggestif de collages numériques, qui explore les notions d'opacité, de transparence, de détournement et va de la simple surimpression au photomontage le plus raffiné, les photos se jouxtent, se superposent, se fondent dans des combinaisons surprenantes et composent des constructions visuelles qui s'éloignent de la représentation réaliste. Elise livre ainsi



Élise Fitte-Duval - Série Désaugmentation, 10

des images vivantes qui empruntent la voie de l'inattendu, travaillent dans le registre du rêve mêlé à la réalité, créent un climat porteur d'émotions esthétiques et de sensations diffuses, joignent objectivité et subjectivité, se chargent de symbolisme, créent des métaphores expressives.

Désaugmentation utilise des photographies des corps en mouvement de danseurs. Ils offrent une déclinaison d'élan, d'accéléra-

tions, de chutes qu'Élise panache avec des images d'architectures tentaculaires de paysages urbains en perpétuelle évolution. Ici c'est l'expérience corporelle occasionnée par l'urbanisation galopante qui est rappelée.

L'architecture qui se substitue dans les villes aux constructions traditionnelles se réduit à des « géométries utilitaires », elle ne propose que des enveloppes inertes aux activités humaines.

Plutôt que de susciter une joie de vivre, elle soumet le corps et l'âme à des contraintes, engendre des nuisances, génère des rigidités. Elle est peu soucieuse de l'intégrité de l'être humain, ne satisfait ni à ses attentes (physiques, psychiques ou spirituels), ni à ses besoins de relation aux autres. Le corps n'est pas attiré vers elle, elle ne l'accueille ni ne le retient, elle ne propose pas de décor ou d'accessoires auxquels se rattacher.

Elise place le corps dans le récit d'une parabole qui emprunte sa trame aux éléments des réalités ordinaires et enseigne sur la place des architectures urbaines (les liaisons ambiguës mouvantes que nous nourrissons à leur égard) et la marche du temps (il reste vibrant dans l'image).

Chez Elise Fitte-Duval, transparaisent la vitalité et le dynamisme d'une photographie créatrice contemporaine qui, à travers le prisme de la représentation humaine, se nourrit de pratiques neuves, conçoit des approches soucieuses d'éthique et d'écologie, témoigne des dérives de l'industrie agricole, du poids de l'héritage colonial et de l'évidence néocoloniale, élabore une vision du monde sincère et manifeste un point de vue esthétique originale.

Au-delà du seul domaine de la photographie, Elise Fitte-Duval mène un travail sur le corps et son image en gommant les frontières des différentes techniques d'expression dans une pratique qui provoque leur chevauchement et établit entre elle des passerelles, noue entre elles des alliances et donne lieu à la création d'une diversité d'images à l'originalité évidente.

Certaines hybrident la photographie avec les arts manuels comme le découpage-collage, d'autres mettent en lumière des croisements sensibles et inattendus de la peinture avec le dessin et la sérigraphie.

Elise transforme ces associations, hybridations, mélanges de techniques en propositions résolument créatives qui questionnent la représentation du corps de la femme noire et sa place dans la société.

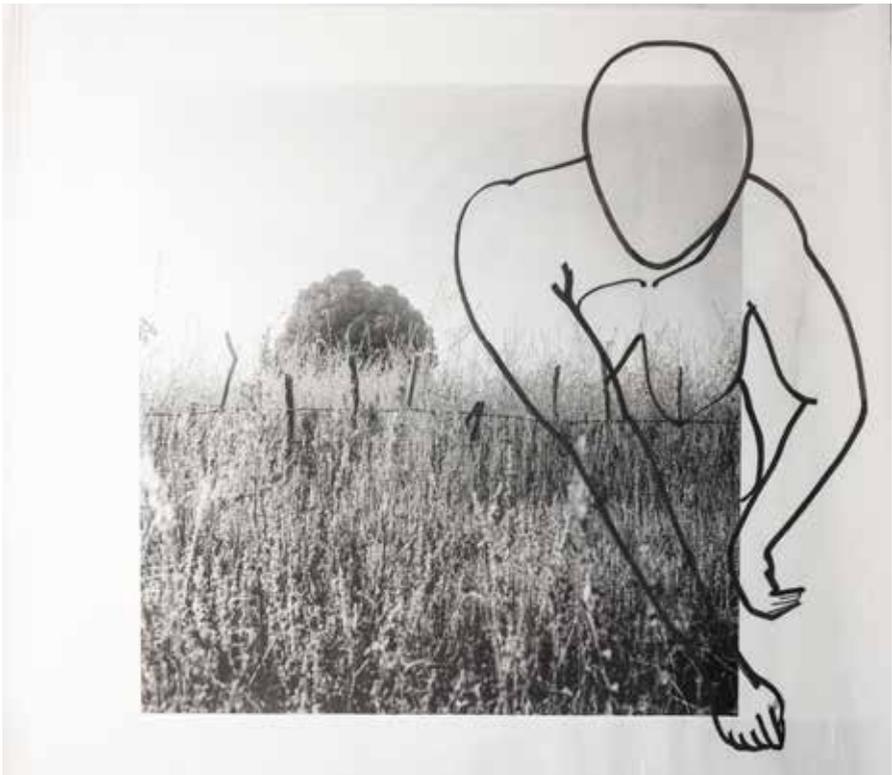
« “ Ñi Yor kër Gi “(celle qui tient la maison, en wolof), confie-t-elle, est une série qui explore le découpage-collage. Je mets en scène le corps des femmes et les outils qu'elles utilisent dans leur quotidien, dans ce cas un outil emblématique, la houe. Il s'agit d'évoquer à travers le rapport avec cet objet, les contraintes et déterminismes sociaux féminins ». Cette série s'inscrit pleinement dans ce registre des scènes de la vie courante. Les images qui la constituent traduisent une volonté de donner une valeur graphique et esthétique au geste domestique en l'intégrant à un langage plastique.



Élise Fitte-Duval
Série Ñi Yor kër Gi, JAPAALÉ



Élise Fitte-Duval - Série Ñi Yor kër Gi, *Au champ* 3



Élise Fitte-Duval - Série Ñi Yor kër Gi, *Au champ* 4

Dans cette série, un ensemble d'œuvres propose des figurations plus ou moins formalisées du corps dont Elise trace le contour par un trait noir, continu, épais. Ces délinéaments inscrivent sur un fond blanc une posture, une attitude, un geste, un mouvement du corps au travail qu'elle associe à un paysage photographié ou sérigraphié.

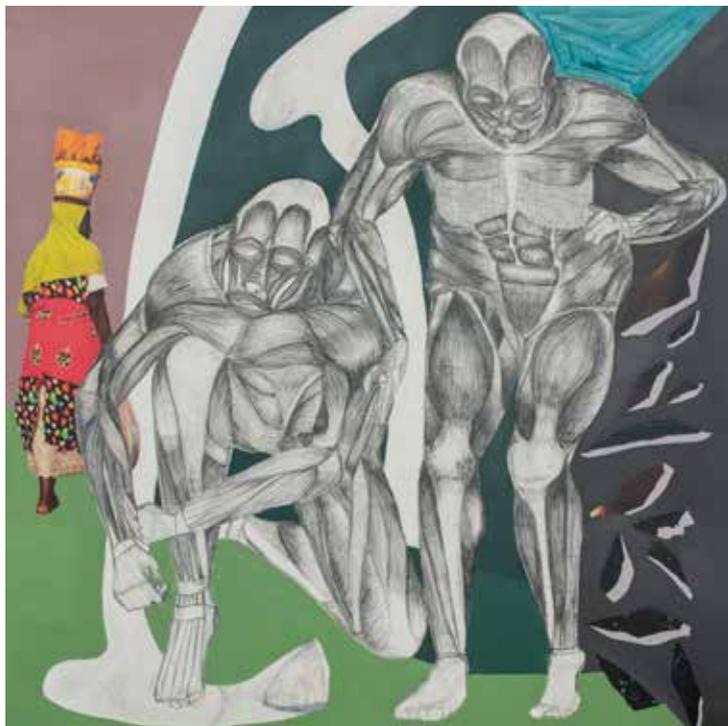
Dans un autre ensemble, Elise Fitte-Duval se livre sur de grandes feuilles, à un exercice où l'on voit se nouer avec éclat la liaison intime du savoir-faire et de l'outil graphique. Elle réalise des dessins de très grande dimension inspirés par les figures de l'anatomie et en particulier les planches anatomiques centrées sur le fonctionnement du corps humain : ces dessins se rapprochent des écorchés. Elise Fitte-Duval emploie l'écorché comme un moyen d'expression esthétique mettant l'accent sur le graphisme et la matière pour traduire la perception que l'on a du corps

dépouillé de ce qui signe son statut dans la société ou caractérise ses origines : les vêtements, la peau, les traits du visage.

Elle convertit l'écorché en procédé de représentation dont le produit a un pouvoir heuristique : il sert à la découverte du sens du mouvement, à l'exacte compréhension de l'effort physique, à la saisie de la beauté des gestes rituels et routiniers des tâches ménagères ou nourricières dont il garde intacte la vérité.

Elle met en scène le caractère esthétisant du corps anatomisé pour évoquer les différentes dimensions (morales, éducatives...) incarnées par une femme active qui doit penser les réalités du quotidien du foyer, veiller à sa bonne organisation et lutter pour le progrès de la famille et de la communauté.

Jean Marie-Louise



Élise Fitte-Duval
Série Ni Yor kër Gi,
JAPAALE

Elise Fitte-Duval

_ Repères biographiques

Née en Martinique, Élise Fitte-Duval est une photographe formée à Fort-de-France (SERMAC, ERAPM) et Paris (ENSAD) qui a exercé la plupart de sa carrière au Sénégal. De 2001 à 2018, elle a combiné le métier d'icônographe dans l'agence de presse panafricaine Panapress à une recherche photo documentaire dans laquelle elle explore l'humain, le social et l'urbain. En 2010, elle expose sa série *Vivre les pieds dans l'eau* à la Fondation Heinrich Böll à Cape Town, puis au festival de Fort-de-France. Cette série a été primée par Casa Africa aux Rencontres Photographiques de Bamako en 2011. Sa recherche narrative a continué par un travail sur l'actualité de l'engagement citoyen, à Dakar, Ouagadougou et Madrid. Sa collaboration avec des organisations à qui elle a proposé sa vision de portraits et de paysages, a abouti à l'exposition virtuelle *Géantes Invisibles*, en 2020 et HIRA pour le LASPAD en 2023. De retour en Martinique en 2023, elle poursuit le tournant esthétique hybride de sa photographie narrative pris avec la série *Dés-augmentation*, parue dans la revue *Global Africa* en 2022. Elle approfondit sa recherche autour de son projet *Être en Lieux Blessés 2023-2024* (Tropiques Atrium, juin 2024) et *Allégorie pour une femme puissante 2023* (KfW Stiftung, juillet 2024).

_ Dernières expositions individuelles

- 2024 **Être en Lieux Blessés** Exposition de fin de résidence Tropiques Atrium, Fort-de-France
- 2022 **Collages**, Espace Créas | Am, OFF de la Biennale de Dakar.
Géantes Invisibles Fondation Heinrich Böll, Dakar
- 2020 **Géantes Invisibles** Exposition virtuelle pour l'ONG Africans Rising.
Femmes au Cœur Fondation Heinrich Böll, Dakar
- 2019 **White Elephants** organisée par la Plataforma Auditoria Ciudadana de la Deuda, Madrid
Dance across Africa, Herskovits library of African Studies, Northwestern University, USA (commissaire Amy Swanson)
- 2015 **Cuerpo a cuerpo** Ciudadela, Pamplona

_ Dernières expositions collectives

- 2024 **The Cosmologies of Objects**, KfW Stiftung, Francfort
Afrotropes Dakar
- 2023 **À Corps Pluriel**, Galerie MalaboArts, (SIAVKIN), Kinshasa
- 2021 **Collectif KENU**, Festival Parcours, Dakar



Norville Girouard-Aizée

Nou pa fè rèv tala

Norville Guirouard-Aizée est un artiste en qui une sensibilité aigüe au vrai et au réel rejoint un raffinement cérébral. Chez lui, la lucidité intellectuelle, l'acuité de la pensée, l'enthousiasme de l'esprit, la justesse du jugement, la fertilité de l'imagination, la pertinence de la raison, l'assurance de la vision se mêlent intimement dans des propositions plastiques constamment renouvelées qui surprennent par leur caractère extraordinaire, insolite et inattendu et se distinguent par leur insolente, iconoclaste, drôle et frondeuse singularité.

L'œuvre de Norville Guirouard-Aizée témoigne d'une démarche plasticienne atypique et apparait comme l'un des plus originaux dans le contexte de l'art martiniquais. S'y révèlent sa sincérité, son génie inventif, sa tenace et inaltérable créativité, sa manière inaccoutumée d'appréhender la relation entre l'art et la réalité.

Son travail fait entendre une voix qui ne se confond avec aucune autre : une voix libre et bien projetée, d'une efficacité marquante, qui fait résonner une sonorité pleine et une vitalité exubérante et produit des impressions (fortes), des sensations (rares), des émotions (vives) aux prolongements remarquables.

Norville Guirouard-Aizée, c'est aussi un regard. Ce qui frappe le plus dans sa démarche, c'est la façon d'entrer en contact avec ce qui existe, et la manière dont elle engage la perception. Celle-ci est chez Norville une source qui alimente d'abord la création plastique. Elle se manifeste par un regard tout à la fois décroisé et aiguisé, étonnamment précis et juste, ancré dans l'environnement et l'homme, qui nourrit une aptitude à repérer des significations, dans la masse des choses connues ou inconnues et des événements durables ou éphémères, dans tout ce qui arrive, continue, dure ou passe, dans le divers du donné. Rien n'échappe à Norville. Il a le pouvoir de voir loin, d'aller au fond des choses c'est-à-dire de ne s'arrêter ni à leur surface ni à leur apparence, d'atteindre leurs plus petits détails, de discerner les rapports les plus éloignés, les relations les plus intimes, ou les liens les plus mystérieux et puissants qui se tissent entre elles. Il observe, scrute, examine, sonde le présent avec une curiosité insatiable. Il le saisit dans son ensemble et sous tous ses aspects, s'en empare comme proposition de départ à une recherche qui embrasse le temps de l'individu, le temps de l'histoire, une interrogation sur l'Être et sur l'état du monde, l'inexprimable, l'inconnaissable, ce qui est visible comme ce qui est invisible, des préoccupations existentielles, métaphysiques, politiques, sociales, sociétales.

Cette façon de regarder le monde explique son choix d'un art contestataire, préoccupé de la forme mais investi d'un sens, chargé d'un pouvoir de résistance, qui navigue dans des thématiques profondes, oppose sa force esthétique, plastique et conceptuelle à l'intolérable, à l'inadmissible, aux récits écrits par les dominants et résonne comme une œuvre engagée.

Dans son désir de rendre lisibles la vérité du présent et le réel concret de la vie, de donner forme et corps à ce qui n'est pas visible et d'exprimer l'indicible, Guirouard-Aizée a inventé son propre vocabulaire et sa propre grammaire plastiques. Il a développé son propre langage visuel. Un langage tout à fait unique qu'il exploite pour donner naissance aux différents registres de son œuvre, le faire passer du plus sérieux et du plus grave à l'infiniment plaisant ou au très hermétique, lui conférer unité, solidité et richesse.

Toutes les ressources de ce langage sont utilisées. Guirouard-Aizée en use avec une liberté de ton nourrie d'une gravité solennelle, d'un humour mordant ou incisif, feutré ou tendre, brillant ou léger (c'est selon), d'une fantaisie facétieuse, d'un recours récurrent aux allusions ingénieuses, aux insinuations provocatrices et aux sous-entendus réprobateurs.

Guirouard-Aizée développe ses recherches autour de l'objet. L'art qu'il nous propose accueille des matériaux extra artistiques et un ensemble profus d'objets. On y retrouve des objets d'usage, des objets issus de notre univers familier et pratique, des objets banals, des objets triviaux, des objets manufacturés, des objets populaires, des objets culturels, des objets de mémoire, des objets inattendus, des objets oubliés, des objets chargés de contenus ou d'implications forts.

Son approche spontanée de la création et sa liberté d'invention innée lui permettent d'en explorer toutes les possibilités. Il ne les prend pas seulement pour leurs propriétés physiques perceptibles et esthétiques. De ces objets, Guirouard-Aizée perçoit le caractère ou le potentiel novateurs, saisit, avec une étonnante perspicacité, les richesses formelles et les promesses





Norville Girouard-Aizée - *Notre dame des réparations*

expérimentales. Il décèle aussi leur pouvoir d'établir des correspondances entre les éléments du visible et les choses de l'esprit. Il sait reconnaître ceux qui s'offrent comme matrices capables de produire une image de la réalité, et distinguer ceux qui lui permettent de faire entrer le réel et le quotidien dans l'art ou d'aller voir par-delà le convenu, le déjà vu, le trop vu.

Il les analyse sous l'angle historique, sociologique, économique et philosophique. Il les convoque pour leurs portées immatérielles, leur dimension spirituelle et métaphysique, leur impact psychologique ou leurs effets d'induction. Il les accueille comme éléments constitutifs, générateurs et organisateurs d'une ordonnance, d'un espace et d'un contenu. Il les met en relation avec sa connaissance de l'histoire de l'art et des pratiques contemporaines dans des dispositifs spatiaux qui métamorphosent leur apparence et leur statut, changent leur esthétique, amplifient leurs invocations et leur symbolisme. Les objets qui entrent dans les installations de Guirouard-Aizée reçoivent des transformations productrices de sens

et de jeu. Il peut ajouter ou retrancher, à leur forme et à leur couleur initiales, des paramètres visuels susceptibles de modifier radicalement leur présence. Il peut mettre l'accent sur tout ce qu'ils peuvent évoquer, suggérer, éveiller. Il peut aussi compléter d'un signifié nouveau et enrichir de connotations neuves leur vocation première, leur usage habituel, leurs fonctions antérieures, leur octroyer une portée philosophique, leur attribuer une faculté réflexive tournée vers les domaines intellectuel et moral. Ses interventions peuvent prendre la forme du détournement subtil, du rapprochement imprévu, de la contiguïté cocasse, de l'association incongrue, de la combinaison habile.

Tous les dispositifs spatiaux de Guirouard-Aizée témoignent d'une étude et d'une réflexion. Il choisit les objets, les arrange, les dispose, les associe de façon qu'ils forment un ensemble structuré, qu'ils tissent des interactions incisives et développent des tensions qui donnent une texture serrée et solide à l'installation, bâtissent son unité, lui confèrent une épaisseur, l'inscrivent dans



Norville Girouard-Aizée - *Un mètre expliqué aux nègres*

un espace plein et vibrant, engendrent une esthétique qui s'inscrit dans une fiction, créent une narration dense, pleine, vibrante, sans digression, délivrent une parole venue du fond de sa conscience et dégagent une puissance libératrice.

Chez Norville le recours à l'objet et son appropriation aboutissent à des installations décomplexées, ingénieuses, astucieuses, expressives et pleines de force. Elles revêtent une tournure tantôt allusive, tantôt dérangeante. Elles choquent et troublent par leur franchise ou leur contenu corrosif mais offrent une perspective inimaginée sur notre réalité contemporaine.

Guirouard-Aizée occupe le terrain des arts visuels contemporains en intégrant dans son système de création, tant au niveau plastique qu'au niveau du concept, une teneur rebelle et une promesse de délivrance. Il y met en œuvre une critique malicieuse et subtile en même temps qu'une force secrètement subversive, à travers un large éventail de techniques fertiles, de processus réfléchis, de procédés inédits, de facultés de réalisation, et il fait naître des pièces prenantes portées

par des questionnements essentiels et des des méditations fécondes.

Les livraisons de Guirouard-Aizée sont toujours l'aboutissement de projets où la confrontation avec la modernité et ses désillusions, l'agitation confuse du monde, la condition et la place de l'homme, les réalités du pays, ses problématiques sociales, demeurent fondamentales et resurgissent de façon frontale.

Du monde, elles livrent une vision amère ou amusée. De son pays, elles peignent un portrait sans concession, authentique, et en donnent une version très éloignée des stéréotypes qu'on lui associe. (*Martinique, l'île aux leures*). Elles prennent leur matière et leurs motifs dans la mémoire de la colonisation, de la traite et de l'esclavage (1635), dans la question des réparations simulacres (*Notre Dame des réparations*), dans le catastrophique héritage postcolonial, dans les dérives et les discriminations raciales violentes et persistantes. Elles sont empreintes de références aux mouvements d'émancipation et aux discours de contestation marqués par l'anticolonialisme.



Norville Girouard-Aizée - *I didn't dream*

Elles sont porteuses de revendications humanistes.

Elles ont une inclination pour les évocations souriantes ou moqueuses, un sens de la description hardie, un attrait pour les personnages tirés de l'histoire politique (*An gran nonm*) et les figures culturelles reconnues, une dilection pour les anecdotes, les péripéties et les épisodes tirés de l'histoire sociale où il trouve occasion à moquerie.

Elles portent une charge contre les valeurs, les débordements, les excès, les incohérences du libéralisme hégémonique. Elles dénoncent l'écrasante oppression de ses méthodes et de ses lois, la répression tant matérielle que symbolique qu'il exerce, les diktats et les modes de vie qu'il impose, les actes brutaux qu'il induit, les vicissitudes quotidiennes qu'il génère, les mutations inquiétantes qu'il envisage et leurs conséquences dramatiques, les mécanismes qu'il met en œuvre pour étendre et maintenir son emprise. Elles

mettent fondamentalement en cause les structures de l'ordre politique et les rapports de pouvoir auxquels il s'accorde. Elles exercent une féroce ironie aux dépens de ses représentants, de leurs agissements, de leur insupportable suffisance, de leur morgue insultante, de leur orgueilleuse assurance, de leur supériorité arrogante, des violences et des vexations insupportables dont ils sont auteurs (*Un mètre expliqué aux nègres*).

Les créations de Guirouard-Aizée sont le reflet de son expérience personnelle, de son univers intérieur, de son intuition et de sa subjectivité. Elles sont les composantes d'une dynamique. Elles sont élaborées pour donner un corps concret à une réflexion sur l'art, sur le rapport de l'homme antillais à sa mémoire, sur les inégalités et la liberté, sur l'infinie confusion d'une époque sans harmonie ni équilibre, sur la civilisation moderne et ses valeurs.

Jean Marie-Louise

Norville Girouard-Aizée

_ Repères biographiques

Norville Girouard-Aizée est né en 1961 en Martinique. Il a d'abord fréquenté l'atelier d'arts plastiques du SERMAC et il a appartenu au GEP créé en 1983. Il a ensuite fait des études à l'École Régionale d'Arts Plastiques de la Martinique. Depuis 1979, il propose une création artistique fertile et culturellement enracinée qu'il a montrée à travers de nombreuses expositions.

« Girouard-Aizée est à la recherche du point le plus haut qu'il puisse trouver. D'un sommet culminant qui offre une vue inédite du réel, permet de l'embrasser dans toute son épaisseur et toute sa complexité [...] Il dessine son chemin en même temps qu'il le suit : celui d'un déplacement, d'un voyage, d'« un travelling, dit-il, entre Terre et Ciel en trois dimensions aux pays des mille dieux », une route solitaire et parfois pénible, pleine d'impasses mais qui est la seule à suivre pour s'ouvrir à l'expérience de la transcendance. »

Jean Marie-Louise

_ Dernières expositions individuelles

- 2013 **Rêves piégés** Galerie 14°N 61°W, Fort-de-France, Martinique
- 2002 **Entre Terre et ciel, un travelling...** Médiathèque du Lamentin, Martinique
- 1997 **Objets de tous nos délires**, 26e Festival culturel de Fort-de-France, Martinique
- 1994 **Dream-katcher**», Galerie Khokho, Fort-de France, Martinique

_ Dernières expositions collectives

- 2025 **Le temps** , Créole Café, Saint-Pierre, Martinique
- 2023 **Le choc** », Créole Café, Saint-Pierre, Martinique
 - Yon art lot** Studio Lumina, Fort-de-France, Martinique
 - Noria** Centre culturel Tangamen, Basse Pointe, Martinique
 - Noria** Domaine de Fonds ST Jacques, Sainte-Marie, Martinique
- 2019 **Paille caraïbe**, Morne des Esses, Sainte-Marie, Martinique
- 2013 **Agora mundo**, Cité internationale des arts, Paris
- 2002 **Atelier international** Madinina Workshop, Grand Rivière, Martinique



6 rue Jacques Cazotte - 97 200 Fort-de-France
Tél. : 05 96 70 79 29 | www.tropiques-atrium.fr

